

D'UN LAC, LES OCÉANS

3

Un soir, après avoir entendu Georges Didi-Huberman dire dans l'émission *Du jour au lendemain* sur France Culture que « la littérature aide à phraser le regard », je me suis demandé ce que l'on peut phraser lorsque l'on n'a rien vu, lorsque l'on ne voit plus rien. Ce qu'un texte est capable de formuler de l'invisible. Et s'il existe une image possible de ce gouffre, extraordinairement vivant, auquel l'écriture suspend chaque écrivain, chaque écrivain depuis sa propre chambre noire. Chaque lecteur, aussi.

Ce gouffre, c'est celui qu'évoque Marguerite Duras dans *Le noir Atlantique*, court texte de son recueil *Le Monde extérieur, Outside 2*, publié aux Éditions P.O.L. en 1993 ¹. D'un film sans images (*L'Homme Atlantique*) elle nous fait dériver vers le blanc de la page, d'emblée plongés que nous sommes dans l'épaisseur d'une non-couleur, le « noir Atlantique ». Immersion dans un monde intérieur, extraverti par son regard caméra sans paupières.

Épais, statique, c'est dans ce noir d'une insondable profondeur que l'écriture comme l'image déposent leurs empreintes. Elles qui, d'un signe à l'autre et de leur feint mutisme, recouvrent patiemment un blanc d'une grande effronterie. L'écriture noir-cit la page, la lumière insole la pellicule. Tout n'est donc qu'affaire de blanc, de noir. Et si le noir est atlantique, océanique même, on peut alors choisir de se laisser glisser à sa surface ou d'en scruter les abîmes.



C'est à Saint-Petersbourg que la Neva se jette dans la Baltique, son flux contraint libéré à l'instant où il s'immisce dans cette mer comme fermée sur elle-même, une mer intérieure. Pour rejoindre l'île Vassilievsky en métro depuis la rue Maïakovski, on fait l'expérience d'une narcolepsie communautaire dès que le pied gauche ou le pied droit se posent sur une marche d'escalier roulant.

Ce texte porte sur le noir cinématographique tel que décrit par Duras dans son texte *Le noir Atlantique*, dans *Le Monde extérieur, Outside 2*, (P O L) « Du noir cinématographique, on glisse vers les profondeurs marines, vers l'absence d'image, vers l'intérêt du texte et de la voix, vers ce que l'on voit quand on ne voit rien » nous précise l'artiste

¹ Marguerite Duras, *Le Monde extérieur, Outside 2*, P O L, 1993, p. 27

S'ensuit une lente et silencieuse descente où l'on croise un agent des transports – souvent trop gros pour son officine de verre – luttant comme il peut contre ses paupières pour les faire résister à l'envie de se clore. Son corps finit par lâcher prise en oubliant qu'il est le point de mire d'usagers glissant lentement vers le fond.

Une fois dans sa rame, chacun des passagers devient témoin passif de l'entrechoque de deux portes de métal contre deux autres portes de métal, claquement brutal qui fait surgir instantanément l'image de l'équipage englouti du sous-marin Koursk. Le métro démarre, plongeant hommes, femmes et enfants dans un demi-sommeil qui leur fait oublier qu'ils sont à cent mètres sous la surface du fleuve.

Un des plus beaux textes écrits par la photographe Diane Arbus est à mon sens ce paragraphe : « *Once I dreamed I was on a gorgeous ocean liner, all pale, gilded, cupid-encrusted, rococo as a wedding cake. There was smoke in the air, people were drinking and gambling. I knew the ship was on fire and we were sinking, slowly. They knew it too, but they were very gay, dancing and singing and kissing, a little delirious. There was no hope. I was terribly elated. I could photograph anything I wanted to.* »

Dans un paquebot qui vient de prendre feu et va bientôt sombrer, l'état second a déjoué la peur et la photographe, consciente que ses images couleront avec elle, peut inventer ce qu'elle voit, ce qu'elle veut. En rêve.

La voix off qui ouvre *Au pays du silence et de l'obscurité* de Werner Herzog appartient à Fini Straubinger, dont nous ne découvrons le visage que plus tard. Devenue aveugle et sourde, c'est sa voix qu'elle offre à la densité du fond noir.

Une première image apparaît – plan fixe d'une intersection en rase campagne surplombée d'épais nuages défilant vers le hors champ. Puis, le visage d'un skieur suspendu dans son saut, interprétation cinématographique d'un instant (pourquoi celui-ci plus qu'un autre ?) qui s'est gravé dans la mémoire de Fini Straubinger. Une image qu'elle réinvente à défaut de pouvoir la revoir, ancrée bien au-delà de son regard pour contredire la nuit qui l'entoure.

C'est encore sa voix, arrachée au vide dont elle est l'incroyable survivante, qui clos le film par une phrase insensée : « *Wenn jetzt ein Weltkrieg ausbrechen würde, würde ich das nicht einmal bemerken* 2 . »

Dans son texte « Le regard intérieur », publié en 1996 dans la revue *Trafic* 3 et dans le livret de la bande-son de *Nouvelle Vague* de Jean-Luc Godard (ECM), l'écrivain Claire Bartoli, devenue aveugle à l'âge adulte, décrit, écrit, raconte son cinéma intérieur. Toute son expérience du film *Nouvelle Vague* est passée par le son, par la bande-son dont Godard dit lui-même que le film y réside. Pourtant, le son a résisté à sa fonction de vecteur de récit, manipulé par un cinéaste qui l'a toujours considéré comme aussi démontable que l'image : « *Contrairement à tout ce qui s'était passé pour moi avec d'autres films, je ne pouvais me représenter avec précision ce qu'évoquaient les sons, les visualiser. Il restait un chant, une mosaïque musicale. J'avais navigué au rythme de celui qui pense : ébauches de pensées, se recouvrant les unes les autres, à la surface ou plus profondes, comme les vagues de la mer* 4 . »

Le souvenir de l'auditrice/écrivain n'est donc pas celui d'un scrupuleux déroulé cinématographique, mais d'un entrelacs d'images, de sons et de pensées, superposés à force d'écoute, de décryptages et d'analyses. La chambre noire de l'écrivain est devenue chambre d'écho. Et portée par la versatilité qui la caractérise, l'écriture a choisi cette fois de s'abstraire non plus du gouffre du noir cinéma, mais de celui – plus vaste encore sans doute, échappant à toute logique de temporalité et de circonscription – du silence, de ses bruits et de ses voix, dont l'écho finit toujours par s'éloigner et se perdre, au loin, emporté par le ressac.

2 Si une guerre mondiale éclatait, je ne m'en apercevrais même pas 3 Claire Bartoli, « Le regard intérieur », dans *Trafic*, n° 19, été 1996 4 Claire Bartoli, « Le regard intérieur, *Nouvelle vague* de Jean-Luc Godard » dans le livret qui accompagne le disque *Nouvelle vague* de Jean-Luc Godard, ECM Record, 1997